Née dans la souffrance et l'humiliation, mais transmuée à l'aune de l'Évangile : « Redéfinir le sens de notre histoire »

La petite et la grande histoire

Dans la littérature créole, la femme antillaise est un personnage incontournable. Elle joue un rôle important soit comme vecteur de la mémoire, de l'histoire et de l'éducation[1] soit comme figure héroïque dans les romans. La femme antillaise est omniprésente, car souvent *potomitan*, c'est-à-dire la poutre maîtresse de la vie familiale et sociale. Elle l'est à travers l'histoire de l'esclavage où des auteurs, à l'instar de Maryse Condé, Gisèle Pineau, ne manquent pas, dans leurs écrits, de nous raconter des petits-récits, des histoires singulières de femmes qui se battent pour sortir de leur condition sociale souffrante, et devenir des femmes nouvelles, parce qu'elles ont relevé la tête et se sont mises debout « […] des femmes debout qui savent ce que lutter, résister, ruser veut dire »[2].

1. Dany BEBEL-GISLER, *Léonora. L'histoire enfouie de la Guadeloupe* Paris, 1985 ; *Grand'mère, ça commence où la route de l'esclave*, Pointe-à-Pitre, Jasor, 2009 ; Christiane TAUBIRA-DELANON, Gisèle PINEAU, *Femmes des Antilles traces et voix*, Paris, Stock, 1998, etc.
2. Gisèle PINEAU, *Femmes des Antilles. Traces et voix, Cent cinquante ans après l'abolition de l'esclavage*, Paris, Stock, 1998, p. 13.

Le présent article se propose donc de montrer à partir de la littérature antillaise comment la femme est passée d'un état de dévalorisation de soi, de souffrance et d'humiliation, à une espérance. En quoi l'Évangile peut-il contribuer à la revalorisation de la femme antillaise ?

De la dévalorisation de soi

La romancière Gisèle Pineau[3], dépeint des femmes qui souffrent et leur souffrance symbolise la figure de l'identité souffrante, blessée, infériorisée de l'homme antillais portant en lui le « **ressentiment historique** » et « à l'origine […] on trouve une blessure, une violence subie, un affront, un traumatisme »[4], celui de la Traite et de l'esclavage. L'historien Marc Ferro, nous dit :

> La reviviscence de la blessure est plus forte que toute volonté d'oubli. L'existence du ressentiment montre ainsi combien est artificielle la coupure entre le passé et le présent, qui vivent ainsi l'un dans l'autre, le passé devenant un présent, plus présent que le présent[5].

Quand Gisèle Pineau fait état du passé de la femme antillaise, c'est souvent pour parler de la violence physique et sexuelle qu'elle a subie de la part des maîtres qui abusaient d'elles sur leur plantation de canne et à qui elle donnera une progéniture.

> À l'ombre de leurs plantations, les colons ont fait preuve d'une inventivité barbare sans précédent, dans une liberté absolue. Les maîtres ne menacent pas : ils blessent, ils mutilent, ils tuent. Les plantations étaient une sorte de laboratoire de la violence. Les propriétaires et les procureurs ont un pouvoir absolu qui élargit les frontières de la cruauté. Ils pouvaient presque tout essayer : agression sadique, tortures, assassinats, massacre collectif sans avoir à se justifier[6].

3. *Ibid.*
4. Marc FERRO, *Le ressentiment dans l'Histoire*, Paris, Odile Jacob, 2007, p. 14. Cf. chapitre « Postcolonisation et communautarisme », p. 157-196.
5. *Ibid.*, p. 14.
6. Oruno Denis LARA, *De l'oubli à l'histoire : Espace et identité caraïbes*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1998, *op. cit.*, p. 36.

Dans le livre, *Mes quatre femmes*[7], Gisèle Pineau, nous dévoile l'âme profonde des femmes antillaises à travers l'histoire de quatre femmes : Angélique, Gisèle, Julia et Daisy. Quatre récits de vie qui nous rappellent aussi le roman historique de Dany Bébel-Gisler, *Léonora*[8]. Ces femmes ont « en mémoire non seulement les jours de grands cyclones, les cris, les pleurs, et les prières dans la case chahutée par les vents »[9] où elles « se rappellent tous les sanglots versés avec la pluie »[10], mais aussi l'histoire de la Traite et l'esclavage. En effet, comme dit l'écrivain afro-américain James Balwdin, elles « ont tout subi ». Chacun d'eux cache au tréfonds de sa mémoire

> (Le passé du Noir), ce passé de corde, de feu, de torture, d'infanticide, de viol ; de mort et d'humiliation, de peur jour et nuit ; de peur qui le pénètre jusqu'à la moelle des os ; de doute qu'il soit digne de vivre puisque tous ceux qui l'entourent affirment le contraire ; de chagrin pour ses femmes, ses parents, ses enfants qui avaient besoin de sa protection et qu'il ne pouvait protéger[11].

Bien que notre société préfère souvent le « traitement du passé par l'amnésie plutôt que par l'anamnèse »[12]. Ce que nous apprenons de ces écrivains Noirs, nous dit Bruno Chenu, c'est que

> la communauté asservie n'est jamais amnésique et ne veut pas le devenir. Sa souffrance passée lui remonte constamment à la mémoire[13].

À sa manière, Gisèle Pineau cherche à comprendre et interpréter la vie, la souffrance, les peines, les joies, les tchips, ainsi

7. Gisèle PINEAU, *Mes quatre femmes*, *Récit*, Paris, Philippe Rey, 2007, p. 152.
8. Dany BEBEL-GISLER, *op. cit.*
9. PINEAU, *Mes quatre femmes*, *op. cit.*, p. 10.
10. *Ibid.*,
11. James BALDWIN, *La prochaine fois le feu*, Paris, Gallimard, Folio (nº 2855), 1996, p. 128.
12. Fred POCHÉ, *La culture de l'autre. Une lecture postcoloniale d'Emmanuel Levinas*, Lyon, Éd. Chronique Sociale, p. 17.
13. Bruno CHENU, *Dieu est noir. Histoire, religion et théologie des Noirs américains*, Paris, Centurion, 1977, p. 301.

que les aspirations à la liberté, à l'épanouissement des femmes antillaises d'aujourd'hui dont bon nombre sont « enfermées entre les quatre murs d'une geôle noire »[14]. Ces quatre femmes, la nuit venue, racontent à la lune pleine les histoires d'un antan […]. Elles se rappellent « chaque sanglot. Et puis les rires aussi. Les rires grelots des enfants, les rires cymbales des négresses amoureuses, les rires gwo-ka des hommes ».

Dans l'univers des plantations, les femmes ne souffrent pas seulement de la méchanceté des maîtres. Elles souffrent aussi de la manière dont elles sont traitées par les esclaves hommes, les nègres-étalons qui « accomplissaient leur service auprès de plusieurs femmes »[15]. Pendant l'esclavage, les hommes étaient soumis à l'état de purs instruments de production et les femmes étaient ravalées à l'état d'objets de production[16]. Claudie Beauvue-Fougeyrollas nous dit :

> … la femme noire apparaissait pour le maître blanc comme une créature pleine de vices qui, par son attitude l'obligeait à se compromettre avec elle. Pour l'homme noir, la femme noire était une créature méprisée et méprisable, car elle enfantait de son bourreau[17].

Mais déjà sur les bateaux négriers, « les femmes servaient de distraction sexuelle aux matelots »[18]. Avec raison Bruno Chenu s'interroge :

> C'est peut-être, au niveau de la vie sexuelle et familiale que l'on découvre au mieux la déshumanisation radicale du système esclavagiste[19].

D'où la dévalorisation et le dénigrement de soi. D'où le renoncement à cultiver cette dignité qui fait la grandeur de l'humain, œuvre de Dieu. Qu'en est-il aujourd'hui ?

14. PINEAU, *op.cit.*, p.10.
15. Claudie BEAUVUE-FOUGEYROLLAS, *Les femmes Antillaises*, Paris, L'Harmattan, 1985, p. 52.
16. *Ibid.*, p. 53.
17. *Ibid.*, p. 53.
18. Marie-André CIPRUT, *Outre-mer*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 46.
19. CHENU, *op. cit.*, p. 29ss.

Les descendants d'esclaves subissent encore les conséquences psychosociologiques de ce passé. Elles se traduisent par la honte, le mépris et la haine de soi : « *Nèg ni mové manniè* » (Les Nègres ont de mauvaises manières) ou comme le chante l'artiste Martiniquais Paulo Albin dans une de ses chansons *Paroles Mové Nèg* : « *En véwité Nèg modi dèpi la Giné* » (Les Nègres sont maudits depuis la Guinée)[20]. Un mal-être antillais dont les conséquences existentielles les plus profondes se manifestent par des complexes d'infériorité, des sentiments négatifs, sur lesquels on ne peut fonder, sans guérison, une famille ou une société performante.

Dans la conscience collective antillaise l'esclavage est aboli, mais non détruit dans ses conséquences socio-anthropologiques et spirituelles. Ainsi beaucoup d'Antillais continuent à voir le monde à travers le filtre des valeurs occidentales. Leur image de soi et leur visage intérieur sont marqués par toutes sortes de préjugés que cette peau noire véhicule dans la mentalité antillaise : laideur, pauvreté, inculture, manque d'éducation et de savoir comme le soulignait la créoliste Sylviane Telchid :

> Politesse exige le français, Courtoisie sourit en français, Élégance s'habille en français, Intelligence s'épelle en français[21].

Un des chants importants dans la complainte noire antillaise, c'est celui du Martiniquais Eugène Mona qui chante sa douleur en ces termes « *Bwa brilé* » (peau noire) :

> *Man pa bèl i pa bèl konpan-y mwen* :
> *Je ne suis pas beau, elle n'est pas belle ma compagne*.

Sur le plan socio-économique, les Antillaises ne constituent pas une catégorie homogène, puisqu'elles sont réparties de façon inégale dans divers sous-groupes de la société. Toutefois, une majorité de ces femmes vivent dans des conditions sociales et économiques difficiles, douloureuses, qui les

20. https://www.youtube.com/watch?v=3IMCZitcXV8 (consulté le 30 mars 2017).
21. Sylviane TELCHID, « Le droit de parler créole », in Gisèle Pineau (dir.), *Femmes des Antilles traces et voix*, Paris, Stock, 1998, p. 196.

avilissent. Et certaines sombrent même – conséquence de leur précarité sociale – dans la déchéance sociale morale[22].

Connaître son histoire et construire l'avenir

Lors du 1er Congrès international des écrivains et artistes noirs, Aimé Césaire déclara :

> La voie la plus courte pour aller vers l'avenir est celle qui passe toujours par l'approfondissement du passé[23].

Gisèle Pineau évoque quant à elle la grande Histoire et la petite histoire et cherche à intégrer la petite histoire dans la grande et à éclairer la petite par la grande.

> … Cette dernière soutenait mordicus que les deux (histoires) étaient intimement liées. La grande Histoire et la petite histoire. Qu'il était impossible de les dissocier. Chacun ici-bas, était assujetti à la première. Chacun, sur cette terre, durant son temps, traînait des chaînes et pâtissait de la grande Histoire combinée là-haut par une bande de mauvais esprits. Et on avait beau se débattre et gesticuler et jurer qu'on n'était pas mêlé à ces grandiosités, on ne choisissait pas librement sa destinée. On n'était jamais libres, même quand on n'était pas né dans les fers, même quand on avait la peau blanche et du sang bleu dans les veines[24]…

L'anthropologue canadien Jean Benoist affirme :

> D'une façon générale en effet, les sociétés et les cultures antillaises originales, qui ont à la fois la chance et le malheur d'avoir un passé si brouillé que leur avenir doit être inventé, ont besoin d'abord de mieux se connaître. La plus grande partie du travail ne peut être que le fruit des Antillais eux-mêmes, et surtout le travail créateur par lequel s'accumulent les richesses d'une culture[25].

22. Beauvue-Fougeyrollas, *op. cit.*, p. 76, 79, 144.
23. Congrès tenu à la Sorbonne à Paris du 19 au 22 septembre 1956.
24. Beauvue-Fougeyrollas, *op. cit.*, p. 152.
25. Jean Benoist (dir.), *L'archipel inachevé. Culture et société aux Antilles françaises*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1972, p. 354.

Table des matières

Remerciements 5

Introduction 7

Partie I
Aux prises avec son histoire et sa culture 13

Jean-Claude Girondin
« Redéfinir le sens de notre histoire » 15

Jean-Claude Girondin
Le rôle du magico-religieux dans l'identité antillaise 35

Partie II
Partager son expérience personnelle avec Dieu 57

Dothy Marie
Tranches de vie 59

Esther Hamlet
Comme un parfum… 73

Léa Lénor
Un épisode de vie de femme :
« Une éducation à l'amour… » 83

Partie III
En mission dans l'église, dans le couple et le monde pour Dieu 95

Béatrice Sorrente
Femme chrétienne et antillaise,
Vers une identité restaurée ! 97

Ruth Labeth
Le service dans l'Église, femmes, créativité et culte 117

Gaëlle Balzinc-Bosiger
Vers une vie consacrée au service de son prochain..... 129

Alain Nisus
Pour des relations harmonieuses au sein des couples antillais (Étude d'Éphésiens 5.22-33) 143

Karen Reine-Prudent
Témoigner ou habiter le monde avec Dieu 155

Conclusion : *Fanm Doubout* en route 167

Bibliographie 171

Achevé d'imprimer en avril 2017
sur les presses de Corlet numérique
14110 Condé sur Noireau
pour le compte des Éditions Excelsis

Imprimé en France
Dépôt légal : avril 2017
1re édition : avril 2017